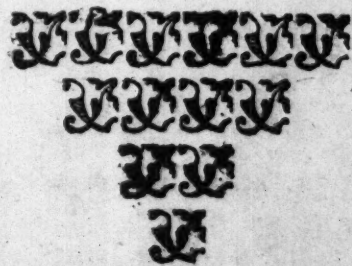


LA
THEOLOGIE
DE
S^T. PAUL,
OU LE PUR
CHRISTIANISME
Expliqué dans un
SERMON

Sur les Paroles de St. Paul,
1. Cor. Chap. 2. V. 2.

*Prononcé dans l'Eglise Paroissiale de St. Patrick le 14. May,
1704. devant l'Assemblée de Messieurs les Officiers François
Pensionnaires de sa Majesté, lorsqu'ils communierent pour
prester les Sermons ordonnés par le Parlement.*

Par J. Abbadie D. en T. & Doyen de Killalow.



A DUBLIN
Chez JAQUES FABRJ Marchand Libraire François, en
Dames-Street. M. DCC. IV.

C 1100.12.60*

Harvard College Library
Jackson Fund
January 11, 1939

CHRISTIANISME

Exposé de la doctrine

Sur les Paroles de St Paul
1. Cor. Chap. 2. V. 2.

Exposé de la doctrine chrétienne
1704. déposé à la Bibliothèque de la Société des
Savants de la Faculté de Théologie de Paris
pour être communiqué aux
membres de la Société.

Par J. Abbé D. en T. de Doyen de Kilmore.

PARIS
MDCCLXXIV
35

A DUBLIN
Chez JACQUES FABRI Marchand Libraire François, en
Dames Street. M.DCC.LV.

A TRÈS HAUTE
ET
TRÈS PUISSANTE DAME
MADAME LA DUCHESSE
D'ORMOND,
PRINCESSE PALATINE
DE
TYPERARY, &c.

Madame

SI vous étiez seulement une personne fort élevée dans le monde, je n'aurois pas pensé à vous dedier un ouvrage, qui est destiné à donner l'idée d'une autre sorte de grandeur. Ni la naissance illustre, ni le mérite personnel, ni l'éclat que vous tirez de la gloire & des actions heroïques de vôtre illustre Epoux ne sont pas, Madame, ni ce que vous devés estimer le plus en vous, ni ce que je dois le plus considerer dans cette occasion.

Vous estes sur tout obligée à Dieu de cette pieté solide & éclairée qui vous attache à luy; de la moderation que vous faites paroître au milieu de ses benedictions;

dictions; de la charité qui vous porte à secourir les
pauvres membres de J. C. qui vous fait descendre dans
le détail de leurs afflictions & de leurs nécessités; &
qui au milieu des applaudissemens du monde, vous rend
attentive à ce que le monde estime le moins.

C'est ce mélange de grandeur & de modestie, de
gloire & d'humilité, de bonté & d'élevation, qui nous
mène en quelque sorte devant les yeux le caractère de la
Religion, de cette Religion si simple & si sublime tout à la
fois, qui nous élève sans orgueil par le commerce de piété
qu'elle nous fait avoir avec Dieu, & nous abaisse avec
dignité par le commerce de charité qu'elle nous fait
avoir avec ses enfans, lorsque nous consolons leur affliction.

Je souhaite de tout mon cœur, Madame, que le Ciel
repende ses plus saintes & plus précieuses bénédictions
sur votre personne, sur Monseigneur le Duc votre glorieux
Epoux & sur votre illustre famille afin que continu-
ant d'y répondre par votre vertu, vous nous soyez un
grand exemple que la piété a les promesses de la
vie présente & celles de la vie qui est à venir.
Ce sont les vœux continuels de celui qui est avec un
profond respect.

Madame,

De votre Grace

Le très humble & très
obéissant Serviteur,
Abbadie.

S E R M O N

S U R

Ces Paroles de St. Paul : *Cor. Chap. I. v. 2.**Car je ne me suis ri'en proposé de savoir entre vous, si ce n'est J. C. & J. C. crucifié.*

BIEN, que le desir de connoître soit naturel à l'homme, il est pourtant vray que ce n'est point par les sciences qu'on parvient au bonheur. La sagesse humaine l'avoit envain pretendu ; puisque ses recherches sont plus propres à flater la curiosité de l'esprit qu'à remplir le vuide de notre cœur ; & qu'incapables de satisfaire, & seulement capables d'occuper, de distraire, de troubler, elles nous montrent que, comme la science, par l'abus qu'on en fait, flate la corruption de l'homme, aussi ne contribue-t-elle pas peu à la punition. C'est là une vérité connue par l'expérience de tous les siècles, & dont il semble que la sagesse de Dieu ayt voulu nous donner une preuve anticipée dans la première loy & dans le premier établissement qui fût jamais. Vous savés qu'au Jardin d'Eden Dieu attacha la science & la vie à deux arbres differens, avec cette circonstance remarquable, que l'homme, en mangeant du fruit qui donnoit la science, perdoit par là même le droit qu'il avoit à celui qui luy procuroit la vie & l'immortalité. Mais, comme ces deux biens si considerables ne devoient pas être dans une éternelle opposition, vous voyés aussi que dans le rétablissement de l'homme, la science & la vie sont heureusement confondües dans un même objet ; puisque nous trou-

A

vous

vous ces deux arbres mystérieux, dont nous vous avons parlé, réunis en un seul ; & qu'en effet la croix de J. C. est l'arbre de vie & l'arbre de science tout à la fois. Je dis que la croix de J. C. est l'arbre de vie, parcequ'elle enferme toutes les graces, qui nous font vivre d'une vie spirituelle & éternelle. J'ajoute qu'elle est l'arbre de science, parce que nous y trouvons tous les objects, toutes les verités qu'il nous importe véritablement de connoître ; arbre de vie ; *Car c'est ici la vie éternelle de connoître un seul Dieu & celui qu'il a envoyé J. C. arbre de Science, puisqu'on ne doit se proposer de savoir que J. C. & J. C. crucifié.*

C'est icy la maxime d'un homme, qui pouvoit se faire valoir par les sciences humaines, si l'Evangile ne les luy eut fait mépriser. Elevé aux pieds de Gamaliel & parfaitement instruit des traditions de ses peres, il n'avoit pas esté sans curiosité pour les connoissances qui avoient la vogue de son temps. Cela paroît assés dans ses écrits & sur tout par le caractère qu'il donne des habitans de Crete, lequel il avoit tiré des écrits d'un Poëte fameux de cette Nation. Ces connoissances pouvoient l'avoir attaché jusqu'alors : mais après avoir esté éclairé de la lumiere de l'Evangile, il ne connoît plus qu'une seule science, qui est celle qui propose à l'homme des biens qui luy sont véritablement proportionnés, en luy promettant un bonheur éternel & infini, qui seul répond à l'Immortalité de son ame ; & parce que la mort de J. C. est le fondement des promesses de Dieu, comme de nôtre assurance à cet égard, St. Paul réduit aussi toute la science du salut à connoître J. C. & J. C. crucifié.

N'attendés pas icy de la sincerité de son cœur ni de la dignité de son ministère, qu'il employe l'adresse de son esprit ou les artifices d'une éloquence humaine, pour adoucir ce qu'un tel paradoxe peut avoir de choquant & de rude pour des esprits préoccupés. Il ne méconnoît ni ne dissimule les difficultés de ce grand mystere. Il avoue
que

que c'est là le scandale du Juif et la folie du Grec; & neantmoins il le propose sans adoucissement. D'où vient cela? c'est qu'il a dequoy convaincre d'ailleurs la raison preoccupée, en opposant à des difficultés de speculation des preuves de fait, d'experience & de sentiment. Qu'importe après tout que l'esprit de l'homme comprenne ou ne comprenne point que le fils de Dieu ayt pû mourir pour nous, lorsque la merveille de sa resurrection frapant non l'esprit mais les yeux, bannit toute sorte de doutes à cet égard? On fait que les Apôtres ne convainquent le monde de la vérité de l'Evangile, que par cette demonstration plus forte que toute autre, par cette preuve victorieuse. *Ce que nous avons ouï de nos oreilles, ce que nous avons touché de nos propres mains de la parole de vie, ce que nous avons vu et ouï nous vous l'annonçons. Luy donc s'étant assis à la droite de Dieu a repandu ce que maintenant vous voyés et oyés.* St. Paul n'a pas besoin de ménagemens & d'adresse dans cette occasion. *Je ne suis point venu à vous, dit il aux Corinthiens, Je ne suis point venu à vous avec excellence de bien parler; & plus bas ma parole et ma predication n'ont point esté en paroles charmantes de la sagesse humaine; & presentement je ne me suis proposé de savoir entre vous que J. C. et J. C. crucifié.*

Nous trouvons dans ce texte deux propositions, dont l'une est comme cachée & envelopée dans le discours de l'Apôtre; & l'autre y est marqué d'une maniere plus claire & plus expresse. L'une comprend ce qu'il nous fait entendre, & l'autre ce qu'il nous dit. Ce qu'il nous fait entendre, c'est que nous ne devons point associer les speculations humaines avec les saintes verités de l'Evangile & en particulier avec la science de la croix; ce qu'il nous dit d'une maniere plus expresse, c'est que toute la science du salut se réduit à la connoissance de la mort de J. C. Deux verités qui doivent faire le sujet de vôtre attention & le partage de ce discours, où nous nous proposons de vous montrer dans la simplicité de l'Evangile toute la majesté & tout la force
de

de la Religion ; mais envain nous le proposerions nous sans la Grace de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons ni parler avec dignité de ces verités si sublimes, ni mediter avec fruit ces mysteres si importants. • Puisse cette Grace toute puissante montrer en nous son efficace dans ce moment ! puissent ses attraits victorieux emmener nos pensées & nos affections prisonnières sous l'obéissance de J. C. pour la gloire de Dieu & pour le salut eternal de nos ames !
Amen.

I. P A R T I E.

LA Religion ne condamne point les disciplines humaines : mais seulement le mauvais usage qu'on en fait, ou le trop grand attachement qu'on a pour elles ; & certes on peut dire que la science prise dans ce sens a bien des défauts, puisqu'elle est inutile dans la nature, dangereuse dans la Société, pernicieuse dans le cœur, & sur tout, mortelle dans la Religion.

Elle est inutile dans la Nature, puisqu'elle est incapable non seulement de prévenir : mais même de prévoir les maux auxquels nous sommes naturellement exposés. Le Naturaliste qui a connu le nom & la vertu des plantes depuis l'Hyssope jusqu'au Cedre du Liban, n'a pas encore trouvé de remede contre la vieillesse, contre les infirmités & contre la mort. Le Philosophe après avoir passé sa vie à raisonner sur l'origine des vents & des orages, ne s'embarque sur la mer qu'en tremblant ; & accueilli par la tempeste qui le rapelle de ses vaines contemplations au soin plus pressant de sa conservation, il fait paroître d'autant plus de foiblesse que ses pretendues lumieres ne luy servent de rien. Alors ne connoissant ni la Providence qui le conduit, ni le vray Dieu qui preside aux tempestes, imbecille dans sa frayeur, il se laisse aller aux prejugués qu'il condamnoit, il suit la multitude superstitieuse ; & ne sachant de quel costé se tourner, il invoque les faux Dieux que les matelots ont vainement reclamés.

Au

Au reste cette science humaine a eu divers periodes & divers accroissemens. Chaque siecle luy a preté ses découvertes ; chaque generation y a adjouté ses lumieres : Mais, si vous exceptés un petit nombre de connoissances pratiques, qui servent aux usages de la societé, a quoy aboutit enfin cet amas de speculations qui se succedent les unes aux autres ? Que nous ont produit les meditations & les études de tant de contemplatifs ? Beaucoup de songes & d'égaremens ; un art de contredire les autres & de se tromper soy même, en s'éloignant de ce que les autres ont pensé avant nous, ou plutôt un art d'incertitude & d'irresolution, qui ne suffit pas même à s'étourdir & qui ne sert qu'à nous faire mieux connoître nôtre Ignorance ; ce qui a fait dire au plus sage des hommes convaincu par la raison & par l'experience *qu'il n'y a point de fin à faire des livres ; & qu'en éffèt la science separée de la foy n'est que vanité & que rougement d'esprit.*

J'ajoute qu'elle est dangereuse dans la societé, parce que nous faisant mepriser les autres, elle est naturellement indocile à l'instruction, rebelle aux loix qui bornent sa liberté, & peu soumise au gouvernement qui s'oppose à la liberté de ses décisions. C'est ce qu'avoit bien connu ce fameux legislateur des Lacedemoniens, qui condamna son peuple à vivre dans l'ignorance pour son repos, en bannissant de la ville de Sparte toute sorte de sciences & de disciplines sans exception. C'est ce que n'ignoroit pas Auguste, lorsque dans ce plan de sa Politique, qu'il laissa à ses successeurs, pour être la regle de leur gouvernement, il ordonna de chasser de l'Etat ceux qui faisoient une profession trop particuliere de la Philosophie. Les précautions de ces grands politiques ont été excessives, elles ont pû être derailonnables, j'en conviens : mais il est vray qu'elles avoient une raison, ou si l'on veut, un pretexte tiré du fond de la nature.

Cela nous paroitra ainsi, si nous considerons que cette science humaine produit de très mauvais éffêts dans l'ame

de l'homme; puisqu'en éclairant superficiellement l'esprit, elle enfle le cœur qui s'aplaudir de la posséder; qu'ainsi nous perdons du côté des sentimens tout ce que nous gagnons du côté de la connoissance; & qu'enfin la science, qu'elle qu'elle soit, est toujours trop acheptée, lorsqu'elle nous coute nôtre humilité. Qui ne sait qu'ordinairement les hommes ne s'attachent à tant de sciences diverses que par les differens gouts de leur vanité? Peu touchés des attraits de la vérité, si elle ne les distingue, ils commencent de la mépriser, dès qu'étant connue des autres, elle ne leur fait plus d'honneur; ainsi les premières découvertes ne suffisant point, il en faut de nouvelles pour se faire valoir. Le bon sens & l'expérience devroient leur avoir appris que la sobriété à connoître est nécessaire à la science elle même pour rendre ses principes plus sûrs & ses idées plus distinctes; que les systemes, pour parler leur langage, que les systemes les plus vraisemblables deviennent extravagans, lorsqu'ils sont trop poussés; & qu'il y a dans les sciences un certain degré de connoissance, ou, si l'on veut, un période de certitude & de découvertes au delà duquel elles degenerent en vision & en folie. Mais il ne faut attendre ni modestie ni retenue à cet égard de ceux qui ne sauroient prescrire des bornes à leur curiosité, parce qu'ils n'en donnent point à leur orgueil. Dans les secretes illusions qu'ils se font, leur ame croit s'augmenter & s'agrandir, à mesure qu'ils connoissent plus de choses, & qu'ils donnent un plus vaste object à leur contemplation. Ils confondent l'étendue de leur esprit avec celle des cieux qu'ils considerent, & mettent dans leur ame tout le vaste qu'ils trouvent dans la nature, D'ailleurs ils n'aspirent qu'à l'éternité qu'ils se font, ils croyent se perpétuer par la supputation pénible des temps & des siècles; s'ils s'appliquent avec effort à déchiffrer les inscriptions à demi effacées du marbre & de l'airain, ce n'est que pour s'ériger des monumens à eux mêmes; ils rappellent le passé qui n'est plus, ils se font comme exister & vivre de nouveau,

nouveau, mais c'est pour se l'approprier en quelque sorte. Ils s'envelopent, pour ainsi dire, de la puissance des Querans, de la gloire des Héros, de la sagesse des Philosophes, qu'ils tirent des ténèbres de l'oubli, seulement pour se faire honneur, ils s'en servent pour se plaire à eux-mêmes, ils s'en parent comme d'habits brillans & magnifiques, ils en augmentent leur fausse grandeur, ils en grossissent l'idée de leurs perfections imaginaires. Alors préoccupés ou plutôt enivrés de l'opinion de leur vain savoir, ils pensent moins à instruire les autres qu'à les contredire, ils veulent régner sur les opinions avec tyrannie. Ils contrôlent l'ouvrage des hommes. Que dis-je l'ouvrage des hommes; ils s'érigeront en censeurs de la Divinité. Témoin ce Monarque Astronome, qui avoit accoutumé de dire avec une vanité également ridicule & impie, qu'il auroit donné de bons conseils à Dieu, si avoit esté appelé au conseil de la création. Cette pensée nous conduit à notre quatrième reflexion sur ce sujet, c'est que la science humaine n'est pas seulement inutile dans la nature, dangereuse dans la société, pernicieuse dans le cœur : mais encore mortelle dans la Religion.

Nous le comprenons sans peine, si nous considérons ce que c'est que l'esprit de la science, ce que c'est que l'esprit de la Religion; combien ces deux esprits sont opposés; & enfin pourquoy Dieu a fait cette opposition. L'esprit de la science c'est de vouloir tout connoître : mais l'esprit de la Religion c'est de se contenter de savoir ce qui est important. L'esprit du savoir c'est de vouloir connoître les choses & la manière des choses, ce qu'elles sont & comment elles sont : mais l'esprit de la Religion c'est d'estre content de savoir que Dieu nous revele les mysteres, sans entreprendre d'en penetrer la manière ou d'en sonder les profondeurs. L'esprit du savoir c'est de satisfaire la curiosité; mais l'esprit de la Religion, c'est de la mortifier. L'esprit de la science c'est de ne recevoir les verités qu'autant qu'elles ont de raport & de convenance aux principes de

de notre raison : mais l'esprit de la Religion c'est de les embrasser sur le témoignage de Dieu qui nous les revele, quoy qu'incroyables, quoy qu'opposés à tous nos préjugés. En un mot l'esprit de la science c'est l'indépendance d'une raison fiere de ses connoissances, qui veut estre sa regle à elle même ; mais l'esprit de la Religion, c'est la soumission d'un entendement qui renonce à soy-même pour ne se conduire que par la lumiere de Dieu. Il y a autant d'opposition entre ces deux esprits, qu'il y en a entre l'orgueil & l'humilité. Mais qui est ce qui a fait cette opposition ? je repons que c'est nature la des choses d'un costé, & la sagesse de Dieu de l'autre. La nature des choses ; parcequ'il y a une incompatibilité essentielle & naturelle entre ces deux dispositions, ou ces deux esprits differens. La sagesse de Dieu ; car outre qu'il nous paroît que Dieu a donné à la revelation de l'Evangile la forme & le caractere le plus contraire à la vaine science des hommes ; ce qui ne nous permet pas de douter qu'il n'ayt voulu mettre en opposition l'une avec l'autre, il est vray d'ailleurs que St. Paul ne nous permet point de revoquer en doute ce dessein, lorsqu'il declare si expressément & qu'il repete si souvent que Dieu dans sa nouvelle revelation a voulu anéantir l'intelligence des Docteurs & confondre leur vaine science.

Que si vous nous demandés des raisons de cette conduite, nous vous en donnerons trois principales fondées sur l'experience ou sur la revelation, dont la premiere sera prise de la gloire de Dieu, la seconde du bien & de l'utilité de l'homme ; & la troisieme del'un & de l'autre.

Je dis donc premierement que Dieu a mis en opposition la Religion avec la science humaine par des raisons prises de sa propre gloire. Nous n'en douterons point, si nous considerons que le premier peché de l'homme ayant consisté en ce qu'il voulut connoître independemment de Dieu, aquerir la science contre sa volonté ; & même s'égalér par là avec luy, Dieu se devoit cette satisfaction à luy même de

com-

commencer le rétablissement de l'homme, en l'obligeant à ne vouloir rien connoître que dependemment de sa revelation, & à renoncer aux préjugés de cette raison superbe qui l'avoit perdu, & qui est la premiere sacrifiée à Dieu parce qu'elle est la premiere qui l'avoit offensé.

Dailleurs les Docteurs du monde avoyent fait un trop mauvais usage des lumieres de la nature, pour devoir être ménagés dans la seconde revelation. Dieu, comme vous le sçavez M. F. a marqué dans les ouvrages de la nature sa puissance, sa majesté, sa bonté, sa justice par des traits & avec des caracteres qui frappent l'esprit humain, bien loin de le choquer. C'étoit aux Philosophes qui pretendoient faire un bon usage de leur raison ; c'étoit à ces hommes plus capables que les autres de reflechir sur ce qu'ils voyoient, à profiter de ces enseignemens si plausibles à l'esprit humain. Cependant vous sçavez ce qui en est. De ces Philosophes, les uns ont confondu la Divinité avec le hazard, qu'ils reconnoissoient auteur du monde, ou avec je ne sçay quel enchainement fatal des causes secondes, à qui il leur a plu de tout rapporter. Quelques uns ont imaginé Dieu comme une intelligence oisive & qui ne se meloit en aucune sorte des affaires des hommes. La plus part ont entrevû l'unité & les perfections de l'être supreme : mais ils n'ont osé le confesser ; Philosophes dans le cabinet : mais idolâtres & superstitieux en publicq, connoissant Dieu, ils ne l'ont point glorifié, comme il appartenoit. Pourquoi Dieu dans la nouvelle revelation auroit-il eu des égars pour ces docteurs qui l'avoient meconnu avec tant d'ingratitude, & d'indignité ? Et ne faloit il pas plutôt confondre cette vaine science, déconcerter cette Philosophie superbe, en luy proposant non plus des verités agreables & plausibles : mais le paradoxe étrange & humiliant de J. C. crucifié ? Aprenons, le mes freres, d'un homme qui avoit profondement medité sur les voyes de Dieu. Car, dit il, depuis qu'en la sagesse de Dieu le monde n'a point

point connu Dieu par sagesse, le bon plaisir du pere a esté de sauver les croyans par la folie de la predication.

Adjoutés à cela que les Docteurs du monde étoient de trop mauvais medecins & trop mal propres à guerir les maladies les plus dangereuses de l'homme, pour être consultés sur ce sujet ; puisque ne faisant point de nouvelle decouverte, qui n'adjoutat un nouveau degré à leur orgueil, ils n'éclaireroient l'entendement que pour déregler la volonté & ne guerissoient l'ignorance que pour augmenter la corruption. Les Stoïciens avoient de hautes idées de la vertu. Ils se la representoient exempte de foiblesse & même de passion, élevée, ferme, toujours égale, inébranlable aux tentations, incapable de surprise, intrepide dans le naufrage de toutes choses, au milieu des ruines de l'univers ; mais à quoy se terminent des sentimens si sublimes ? à satisfaire leur orgueil & à deshonorer la Divinité, en se vantant d'être plus parfaits & plus heureux que Jupiter. Faut il donc s'étonner que pour guerir nôtre corruption, Dieu employe une methode opposée à celle de la Philosophie, qui reüssissoit si mal, & que cette methode consiste à éclairer l'esprit & à humilier le cœur tout à la fois & par le même moyen, qui est la predication de la croix ? Là nous puisons les connoissances nécessaires à nôtre salut : & c'est assés pour nôtre entendement : mais convaincus que ces connoissances ne viennent point de nous, & qu'elles n'en sauroient venir, puisqu'elles sont contraires à toutes nos idées & à tous nos préjugés, nous y trouvons un trésor d'humilité & un trésor de verité tout à la fois. C'est ici qu'on void une connoissance sans orgueil & une simplicité sans ignorance, une humilité éclairée avec une science modeste, ou plutôt une lumiere source d'humilité, & une humilité principe de cognoissance, puisqu'on se trouve toujours plus éclairé à mesure qu'on renonce à ses propres conjectures ; & que Dieu ne revele ses secrets qu'à ceux qui se défient de leurs connoissances, & qui cessent d'être sages à leurs

leurs propres yeux. C'est la pensée de J. C. lorsqu'il parle ainsi. *Je te rends grâces, ô pere, seigneur du Ciel & de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages & aux entendus & les as révélées aux petits enfans.*

Dieu pouvoit, s'il l'avoit voulu, employer les Docteurs du monde pour être les ministres de son Evangile. Il auroit trouvé aussi facilement ses evangelistes dans l'Academie, dans le Portique, & dans le Lycée, que sur les bords du lac de Genesareth. Il pouvoit susciter pour cela de nouveaux sages dans la Grece ; ou employer les Docteurs les plus celebres, qui ont vécu au temps des Apôtres. Mais il en use autrement pour sa gloire & pour le bien des hommes. Pour sa gloire ; car ne voyés vous pas que les hommes déshans & soupçonneux, comme ils sont naturellement, n'auroient pas manqué d'attribuer les merveilles de l'Evangile à l'habileté & aux lumieres de ceux qui l'auroient les premiers annoncé, si Dieu eut fait cet honneur aux Docteurs de la terre de les choisir pour cela ? Pour le bien des hommes ; car il ny avoit point d'autre moyen de faire que cet évangile parvint jusqu'à nous pur & exempt des speculations de l'esprit humain, que de le faire annoncer ou par des gens sans lettres & sans éducation, ou par des savans comme St. Paul qui renoncent à toute curiosité & à toute science humaine, dès qu'ils sont employés au ministère de la parole.

Que seroit devenue cette parole si pure & si simple en elle même, si elle avoit esté d'abord comme abandonnée aux subtilités de la Philosophie & à la curiosité de l'esprit humain ? Vous croyés bien, mes freres, que ces savans Evangelistes ne se seroient pas contentés d'aquiescer humblement aux mysteres que Dieu nous revele : mais qu'ils auroient voulu en connoître la maniere, examiner le comment de toutes ces choses, & que voulant se satisfaire sur les difficultés de la Religion, ils les auroient prodigieusement augmentées ? Combien de recherches sur le grand mystere

myſtere de pieté, Dieu *manifeſté en chair*; & ſur la tres ſainte Trinité *au nom de laquelle toutes les nations devoient eſtre baptizées*? Combien de ſpéculations pour comprendre ce qui eſt le plus incomprehenſible dans ces objects? Non contents de ſavoir que le fils eſt un & égal avec ſon pere, ils auroient voulu accorder cette égalité avec la qualité de fils & comprendre la maniere de cette génération inéſable, quoy que l'Ecriture nous impoſe ſilence ſur ce ſujet; ils auroient recherché la nature des hypotaſes divines, en quoy conſiſtent ces relations, & comment ces différentes manieres de ſubſiſter conviennent avec la ſimplicité de l'eſſence de Dieu. Enſuite ils n'auroient point eſté ſatisfaits qu'ils n'euffent accordé la liberté des actions humaines avec l'immutabilité des decrets de Dieu qui les reſout, ou avec l'infaillibilité de ſa ſcience qui les prévoit; & ſur cela combien de Systemes, combien d'arrangemens des decrets de Dieu, combien de manieres inutiles de fonder l'abyſme de la prediſtination. En aprenant que le genre humain eſt corrompu & qu'en eſſet nous naiſſons tous dans le peché, ils auroient voulu expliquer la maniere en laquelle le crime du premier homme paſſe à tous ſes deſcendans. Enfin ils auroient recherché avec application comment Dieu concourt avec nous pour produire ce qu'il y a de plus réel dans nos actions, ſans avoir aucune part à leur malice.

C'eſt grand hazard alors, ſi pour éviter une extremité, ils ne s'étoient jettés dans l'extremité oppoſée; & ſi pour s'empêcher de faire Dieu auteur du peché, ils n'avoient évité de le reconnoitre pour l'auteur de la ſaincteté & de tous les degrés de la ſaincteté qui ſont dans l'homme, en ſoutenant qu'à l'égard du bien & du mal, notre volonté demeure toujours indifferente & indeterminée, & que Dieu ne l'oblige point à accepter le ſalut plus qu'à le reſuſer, après le luy avoir fait connoître. C'eſt hazard s'ils n'avoient erigé le cœur de l'homme en cauſe ſupreme à cet égard,
&

& Dieu en cause subalterne & dependante, qui proportionne son concours à nos dispositions ; & qui coopere avec nous au bien, si nous voulons, au mal, si tel est nôtre bon plaisir, sans qu'aucune assistance particuliere prévienne de sa part le choix que nous faisons du meilleur party. C'est merveille s'ils n'avoient regardé la volonté de l'homme comme un Prince qui forme ses desseins sans dependance, & Dieu comme un simple ministre qui ne fait qu'apposer les sceaux aux decrets du souverain, en donnant son concours à tout ce qu'il plait à cette volonté de resoudre ; C'est merveille, disje, si par là ils n'avoient ôté à Dieu l'empire de la société pour le donner à l'homme ; & si ôté au lieu de nous soumettre à la sagesse de Dieu, qui gouverne toutes choses, ils n'avoient donné la Providence à conduire aux caprices de nôtre franc arbitre, desorte qu'il falut demander le succès des affaires non à Dieu qui ne fait à cet égard que ce que les hommes veulent : mais à ces hommes qui par leur volonté determineroient celle Dieu. Ainsi ils nous auroient laissé un évangile tout composé des curiosités & des décisions hardies de leur esprit, peu conforme par consequent à l'humilité & à la soumission d'une foy veritable, qui ayme mieux se tirer de ces difficultés par une ignorance modeste & éclairée ; & avoüer qu'elle ne comprend point la maniere d'agir de la grace, plutôt que de l'expliquer aux depens de la gloire de Dieu ou de sa propre reconnoissance.

On n'auroit entendu parler dès lors que de concours simultanée, concours prédeterminant, vertu cooperante, science moyenne, grace mediate, grace immediate, grace suffisante, grace efficace, liberté d'indifference, liberté de contrainte. On n'auroit des lors entendu parler que de toutes ces distinctions etrangeres à la foy, & de tous ces grans mots que la science a ajoutés à l'Evangile pour comprendre ce que Dieu nous revele comme incomprehensible, ou pour expliquer ce que Dieu a voulu qui fût inexplicable ; puis, n'au fond les grandes difficultés de la Religion sont des difficultés

nécessaires, venant toutes ou de la nature des choses, qui sont au dessus de nous, ou du dessein de Dieu qui s'en sert pour humilier nôtre esprit & pour soumettre nôtre raison à nôtre foy.

Mais croyés vous que ces Docteurs Evangélistes s'en fussent tenus à une dangereuse curiosité? N'auroient ils point esté tentés de couper les nœuds qu'ils ne pouvoient denouer, & d'aneantir les mysteres de la foy pour sauver la raison contre tant de difficultés, & de contradictions apparentes? Oh! sans doute qu'ils auroient épargné aux anciens heretiques, & sur tout aux novateurs de nos jours, la peine de déguiser & de corrompre le Christianisme. Ne pouvant bien comprendre l'immensité de Dieu, ils l'auroient relegué dans le Ciel. Embarrassés à concevoir comment Dieu prevoit infailliblement des actions qui peuvent estre & n'estre pas, puisqu'elles partent d'un principe libre, ils luy auroient ôté la connoissance d'une partie de l'avenir, & auroient décidé qu'il n'est point infaillible à prédire les choses qui dependent de la liberté de l'homme. L'éternité des peines destinées à l'impenitence faisant quelque peine à leur esprit ils auroient conçu que l'Enfer ne consiste que dans l'aneantissement des ames. Ne pouvant se persuader que J. C. soit participant de la gloire de la Divinité, ils auroient soutenu qu'il faut l'invoquer comme une creature sainte : mais non pas l'adorer comme l'auteur de tout ce que nous avons & de tout ce que nous sommes. Enfin estant naturel de parler comme l'on pense, puisqu'il n'arrive jamais que les hommes se fassent un langage contraire à tous leurs sentimens, & à toutes leurs idées, ils nous auroient déclaré que J. C. n'étoit point avant la naissance & que s'il étoit avant Abraham, comme il le declare luy même, ce n'étoit que dans le decret de Dieu, qu'il n'a point formé les siècles : mais qu'il est né dans l'accomplissement des temps ; qu'il n'a fait la propitiation de nos pechés & ne nous a rachetés que dans un sens tres impropre étant mort non pour apaiser la justice

justice divine par son sacrifice : mais pour donner un exemple de patience, ou pour confirmer la vérité de l'évangile comme les autres martyrs. Ils auroient dit sans façon dans les occasions d'expliquer leur pensée que J. C. n'a point créé les choses visibles & invisibles ; qu'il n'a point fondé la terre, que les Cieux ne sont point l'ouvrage de ses mains ; qu'il étoit au commencement de l'Évangile : mais non pas au commencement de toutes choses, qu'il n'est pas vrai que tout ayt esté fait par luy ; & que sans luy rien n'ait esté fait ; que par luy & pour luy sont toutes choses ; Ils auroient dit que J. C. étoit la parole de Dieu : mais que cette parole n'étoit point Dieu ; qu'enfin il n'est ni vrai Dieu ni grand Dieu : ni Dieu sur toutes choses benit éternellement : mais un simple homme par sa nature, appelé fils de Dieu dans un sens impropre & figuré. Voyla l'Évangile que la hardiesse de l'esprit humain auroit annoncé dès le commencement, s'il en avoit esté crû ou qu'on l'eut consulté sur ce sujet.

Mais la sagesse de Dieu y a pourvû. Elle a confié sa revelation non à la Philosophie de quelques Docteurs teméraires : mais à la simplicité de gens sans lettres & sans éducation également incapables de l'inventer & de la falsifier ; à l'humilité de quelques pauvres pêcheurs qui ne connoissoient, s'il faut ainsi dire, que les bords de la Mer de Galilée & n'étoient occupés que du soin de gagner leur vie par le travail de leur vocation, gens qui n'auroient sceu ajouter à l'Évangile, quand ils l'auroient voulu ; & qui aussy l'ont purement annoncé & nous en ont laissé des monumens fideles. Evangelistes dont le discours simple, naïf, & sans fard est plus clair que tout autre, parce qu'ils expriment sans artifice ce qui leur est revelé & qu'ils ne veulent point être sages par dessus cette revelation.

Voici donc, mes freres, non la parole des hommes : mais la parole de Dieu. C'est en renonçant à la science que les Evangelistes nous l'annoncent & nous la conservent
dans

dans sa pureté. C'est par ce moyen que la Religion s'est établie, & c'est par ce moyen qu'elle peut se rétablir. L'orgueil & la temerité de l'esprit humain avoient tout perdu : c'est à l'humilité & à la soumission de la foy à reparer tout. Les hommes reviendront de leurs égaremens, n'en doutés point, quand ils retourneront à la simplicité évangilique. Car il faut esperer qu'il viendra un temps ou ennuyés de leurs propres songes, fatigués de leurs recherches inutiles, convaincus par une longue experience qu'ils tachent envain de comprendre, ce qui en effet ne peut ni ne doit être compris, persuadés malgré leur orgueil qu'ils ne sont pas de plus grans Theologiens que St. Paul, lequel s'écrie sur le bord de l'abyssme, *O Profondeur* ; honteux enfin d'avoir voulu corriger par leurs idées une écriture qui est principalement destinée à les guerir de leurs faux préjugés ; d'avoir entrepris de rectifier la regle qui doit les conduire, d'avoir voulu instruire le guide qui les ramene de leurs égaremens, ils seront les premiers à s'écrier.
A la loy & au temoignage.

On commencera alors à parler le langage de Canaan. On s'attachera à l'écriture & quand au sens & quand aux paroles, parcequ'on craindra de retenir les spéculations de la science humaine, en retenant son langage ; & qu'en effet les Chrétiens ne se sont divisés sur le sens de l'Ecriture que parce qu'ils ont affecté de parler autrement que le St. Esprit. Un peu moins de cette vaine science, un peu moins de speculation & de raffinement, & plus d'humilité ; & voyla le Christianisme rétabli ; le voyla tourné de la speculation à la pratique, ce qui est son caractere naturel ; car ce ne sont point les subtilités de l'Ecole : mais la bonne vie & la sainteté qui sont les vrais commentaires de l'Evangile. O quand verrons nous revenir cet heureux temps, ce bel age de l'Eglise où la sagesse humaine fasse place à la Religion ; où ce ne soit plus l'autorité des Docteurs ou des noms de secte : mais J. C. luy même qui captive les esprits & qui regne

regnent sur les consciences ; où la charité soit plus forte pour réunir les disciples de J. C. que les passions pour les diviser. C'est alors, mes freres, que nous nous entendrons tous parceque nous parlerons un même langage qui sera celui de Dieu. C'est alors que les Apôtres seront assis sur douze trones jugeant les douze tribus d'Israel, parce qu'on se fera une religion d'ajouter à leurs paroles ou d'en rien diminuer. Alors on pratiquera réellement & avec verité ce qui ne l'a esté qu'exterieurement & par ceremonie dans la plus part des anciens conciles, lorsqu'on mettoit le volume des Ecritures sur un trone au milieu de l'assemblée, pour marquer que c'estoit à ce tribunal qu'on devoit se soumettre ; ou plutôt, c'est alors que nous ne consulterons plus que ce grand concile, qui est composé de Prophetes, d'Evangelistes & d'Apôtres, seul infailible, seul inspiré de l'Esprit de Dieu, & qui sans doute a parlé plus clairement que tous les autres ; alors nous n'aurons pour ainsi dire, d'autre confession de foy que l'Ecriture ni d'autre abregé de cette confession, que les paroles de mon texte. *Je ne me suis proposé de savoir que J. C. & J. C. crucifié.*

II. PARTIE.

MAIS ce n'est pas assés que de savoir mépriser les speculations humaines en matiere de Religion ; il faut encore estimer son juste prix la science de la croix ; il faut vous montrer que la mort du fils de Dieu est le fondement de la doctrine du salut, & comme le centre où se terminent toutes les lignes de la revelation, pour cela il faut vous montrer cet objet sous diverses idées. Il faut vous le faire voir dans le raport qu'il a à la nature & à la loy, & vous faire connoître que c'en est ici l'éclaircissement ; par raport aux oracles des Prophetes ; & vous montrer que c'en est ici le but ; par raport aux esperances de l'homme ; & vous faire voir que c'en est ici le fondement par raport aux bienfaits de Dieu & vous montrer que c'en est ici le

canal, par rapport à la Morale & vous faire voir que c'en est ici la force, par rapport à Dieu & vous faire connoître que c'est ici l'expression de toutes ses vertus & la pleine manifestation de son conseil.

Nous y trouvons d'abord comme la clef nécessaire pour expliquer les difficultés de la nature & pour déchiffrer les énigmes de la loy. Dans la nature Dieu nous donnoit quelques sentimens de sa severité, & de son amour. Par deux voix contraires, par deux bouches opposées, sa justice & sa miséricorde s'expliquoient à nous. Sa justice nous parloit par la voix du tonnerre & par celle de nôtre conscience. Sa miséricorde s'expliquoit par son support, & par sa longue attente, auxquels il adjoutoit les benedictions temporelles. Mais qui pouvoit bien comprendre deux langages qui paroissent opposés ? Comment les hommes pouvoient ils s'assurer qu'ils estoient l'objet de l'amour de Dieu, lorsque la conscience leur disoit que Dieu vouloit les punir ? Ou comment pouvoient ils le regarder comme l'objet de sa haine, lorsque Dieu continuant à faire lever son soleil sur eux & adjoutant la beneficence au support leur temoignoit son amour ? La nature nous laissoit dans le doute : mais la loy ayant esté ajoutée à cette premiere revelation, nous donna quelque éclaircissement là dessus.

Elle nous dit que Dieu aymoit & haïssoit les hommes (la nature ne nous avoit point trompés à cet égard) : mais qu'il aymoit leur personne & haïssoit leurs pechés. Elle nous assûra que Dieu les puniroit ; mais que ce ne seroit point en eux mêmes ; qu'il se contenteroit d'une victime substituée en leur place ; & qu'il y auroit propitiation pour le péché. Mais il restoit encore une difficulté, sur la quelle les hommes ne pouvoient se satisfaire. On ne pouvoit concevoir que, lorsque Dieu demandoit le sang de quelque victime, pour satisfaire à sa justice, on dût luy en offrir de si viles & de si basses, qu'elles n'avoient aucun rapport à sa Majesté offensée. Qui croira en effet qu'un

Dieu

Dieu éternel, & infini, dont la gloire remplit la terre & les Cieux, qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pese les montagnes à la balance, qui sème les Isles comme de la poussière, qui commande à l'être au neant; qu'un Dieu d'ailleurs si terrible dans ses jugemens, dont les levres ne sont qu'indignation, & dont le souffle est un feu devorant, qui embrase la terre habitable, qu'un Dieu si Majestueux d'un côté, si terrible de l'autre demandant un sacrifice qui satisfait à sa justice se contente en voyant couler le sang d'un agneau ? certainement il semble qu'une telle oblation, loin de répondre à sa grandeur, soit un nouveau mepris qu'on fait de sa Majesté, la loy ne pouvoit expliquer cet énigme : mais l'Evangile nous ôte cette difficulté entièrement en nous donnant l'idée d'un sacrifice digne de Dieu & capable de faire la propitiation des péchés de l'homme; dont les victimes de la loy étoient seulement l'ombre & la figure; & dont le genre humain n'avoit jamais eu qu'une espèce de pressentiment & de notion confuse, avant J. C. mort pour nous.

En effet les hommes ont offert des sacrifices dans tous les siècles, soit par un instinct de la conscience, qui cherchoit naturellement à se décharger sur quelque victime mise en sa place, des péchés dont elle se trouvoit chargée; soit par quelque tradition venue des Patriarches, que la Providence avoit répandue parmi les nations, comme un évangile obscur & envelopé, annoncé par avance pour préparer les voyes au véritable Evangile, en disposant les hommes à chercher une propitiation pour leurs péchés. Mais tous les hommes cherchoient un sacrifice dont ils sentoient la nécessité & qu'ils ne connoissoient pas bien; & vivoient dans une inquiétude proportionnée à cette ignorance. Car les Payens ne connoissoient point du tout le vrai Dieu, auquel il falloit sacrifier; & les Juifs ne connoissoient pas bien encore la victime qui devoit luy être offerte.

L'histoire nous apprend que les Atheniens affligés de la contagion & de plusieurs autres fleaux célestes, qu'ils

qu'ils regardoient comme une punition des crimes, dont ils croyoient que leur ville estoit souillée, ils firent venir du fond de l'Isle de Crete un Philosophe celebre alors pour sa sainteté, & se remirent à luy du soin de purger leur ville par tels sacrifices ou telles ceremonies, qu'il jugeroit à propos. Mais ce sage ne sachant à quelle Divinité il devoit sacrifier, s'en rapporta luy même à l'instinct des bestes, qu'il immoloit; il ordonna aux ministres de la superstition de les laisser aller où elles voudroient: mais de les suivre, & de les sacrifier dans le lieu où elles se feroient arrêtées; & cependant il fit dresser par tout des autels avec cette inscription. *Au Dieu inconnu.* Après quoy refusant les presens qui luy furent offerts de la part du peuple, il quitta la ville sans emporter qu'une branche d'olivier à la main, symbole de la paix qu'il croyoit leur avoir procurée. C'est là ce Dieu inconnu qui provoqua le zele de St. Paul long temps après, lorsque de cette inscription qu'il avoit lue en passant, il prit occasion de reprocher aux Atheniens leur superstition; ce Dieu dit il, que vous adorés sans le connoître, je vous l'annonce; & je vous l'annonce pouvoit il ajouter favorable & propice, non seulement à votre ville: mais encore à tout le genre humain. Epimenide ne savoit pas sans doute que la Providence l'avoit conduit à Athenes pour y être le precursor d'un Docteur mieux instruit que luy; & qui decouvriroit sans science, ce qui avoit échappé à ses propres recherches. Il ignoroit donc que les tresors pouvoient être son partage; mais que l'olive ne luy appartenoit point; & que son desinteressement enfermoit un sacrilege.

Les Juifs mieux instruits ont connu la Divinité, à laquelle l'oblation devoit être présentée: mais ils ont mal compris qu'elle étoit la victime qui devoit luy être offerte. Les Patriarches mêmes ont ignoré cet objet ou n'ont fait que l'entrevoir. Isaac voyoit les aprets d'un sacrifice: mais il ne

ne voyoit pas encore la victime. Abraham qui croyoit la mieux connoître, ne la connoissoit pourtant pas. En la montagne de l'Eternel, dit il, il y sera pourvu. Oui sur une montagne inconnue à Abraham, Dieu se pourvoira d'une victime à laquelle Abraham n'auroit jamais pensé. Les Juifs ne firent, vous le savés, les Juifs ne firent que languir dans l'attente de cette propitiation, qu'ils sentoient bien qui n'avoit pas esté faite, obligés à l'observation pénible de tant de ceremonies, & à la reiteration de tant de Sacrifices, qui n'avoient d'autre usage que celui de leur apprendre que leur dette envers la justice de Dieu n'étoit pas encore acquitée. Ainsi les Payens sacrifioient : mais c'étoit à de faux Dieux. Les Juifs sacrifioient au vray Dieu ; mais non pas de veritables victimes. Le Sacrifice de la croix est donc le sacrifice très parfait, où l'on offre au vray Dieu la veritable victime, qui seule pouvoit faire la propitiation de nos pechés. Aussi l'Evangile ne fait pas plutôt connoître aux hommes cette redemption, le grand objet de leur attente, qu'ils le reçoivent avec avidité. Ils sont affamés & altérés du salut de Dieu. C'est la raison pour la quelle J. C. est appelé le désiré des nations ; & c'est pour cela que le Precurser le marque d'abord par ce caractère, qui répond le mieux aux esperances du genre humain. *Voicy l'agneau de Dieu, qui ôte les pechés du monde.*

Il ne fait en cela qu'imiter les Prophetes, lesquels non seulement se representent le Messie sous l'idée d'une victime mais encore qui n'en disent presque rien qui n'ait quelque rapport à sa passion ou à son sacrifice. C'est par la mort que J. C. brise la teste de l'ancien serpent selon la promesse, qui en fût faite à nos premiers parens. C'est par sa mort qu'il répond au type d'Isaac, qu'il revit apres son sacrifice, & qu'il devient la benediction des Peuples. C'est par les heureuses suites de sa mort annoncée au monde que le fils de Dieu assemble les Peuples, ou convertit les Gentils ; qu'il remplit la terre de la connoissance de Dieu,

comme le fond de la Mer est rempli des eaux qui la couvrent. C'est par cette mort, ou si vous voulés, c'est par ce retrenchement du Messie marqué dans la Prophetie de Daniel, que la terre est remplie de ces justes qui composent la famille de Dieu & que le Royaume des Cieux est établi sur la terre.

Mais sans entrer dans un detail qui nous meneroit trop loin, arrêtons nous au cinquante & troisieme chapitre des revelations du Prophete Esaïe, à cet Oracle, diray je, ou à cette histoire de nôtre Sauveur. Là vous trouverez que le Messie nous est marqué par divers caracteres, qui tous ont un raport essentiel à sa mort. *Qui a crû, dit le Prophete, à nôtre predication ou à qui a esté revelé le bras de l'Eternel ?* On fait que la mort du fils de Dieu attaché à la croix est la principale cause de l'incrédulité des hommes. *Il est, ajoute l'auteur sacré, Il est le rejeté & le meprisé d'entre les hommes, on cache sa face de luy comme on la cache arriere d'un lepreux ; c'est que les hommes ont honte de ce crucifié. Il a porté nos langueurs, il a chargé nos maladies, & par sa meurtrissure nous avons guerison.* Comment cela s'il n'étoit mort pour nous & en nôtre place ? *Il a justifié les hommes par la connoissance qu'ils ont eu de luy ;* on fait que c'est en sa mort qu'il nous est fait sagesse, justice & redemption. *Il est mené comme un agneau à la tuerie & comme une brebis muette devant celui qui la tond,* Pilate fût témoin de cette patience de nôtre sauveur, & ce n'est pas ici un des endroits le moins remarquable dans l'histoire de sa passion. *Il a esté avec le riche en sa mort.* La circonstance de sa sepulture est connue & elle a un raport manifeste à sa mort. *Il intercede pour les transgresseurs, dit Esaïe, & vous savés qu'il a prié pour ses bourreaux sur la croix ;* il obtient *longueur de jours* après son sacrifice & vous n'ignorés pas qu'il est resuscité & qu'il vit éternellement apres sa mort ; *il obtient le partage des puissans, d'autant qu'il a mis son ame en oblation*

pour

pour les transgresseurs ; cela est clair puisqu'il a été souverainement exalté après avoir présenté à Dieu le sacrifice qui nous rachète. *Il a fait prospérer le bon plaisir de Dieu* ; il n'y a pas de doute encore, puisqu'il a établi le regne de Dieu par ses souffrances ; Or quand il aura mis son ame en oblation pour le péché, il se verra de la posterité, il prolongera ses jours, & le bon plaisir du Seigneur prospérera ne sa main. Vous voyés comment la vocation des Gentils, cette famille de Dieu, cette posterité du Messie, la resurrection de J. C. son exaltation, la gloire de Dieu, l'avancement de son regne sortent de la mort de J. C. comme les effets de leur cause. C'est là ou tout aboutir dans les anciens oracles. Les Prophetes ne sont pas ici d'un autre sentiment que les Apôtres. Esaïe ne void dans le Messie qu'une victime qui souffre pour le salut des hommes ; & St. Paul ne se propose de savoir si ce n'est J. C. & J. C. crucifié.

Sa pensée est d'autant plus juste à cet égard que la mort de nôtre sauveur est le fondement de tout le repos dont nous pouvons jouir, & de toutes les esperances que nous pouvons raisonnablement concevoir. C'est une verité que nous ne saurions revoquer en doute, à moins que nous ne soyons tout à fait étrangers chés nous mêmes. Nôtre état est triste & tout à fait déploré hors de la communion de ce divin sauveur. Rempans dans ces bas lieux, comme autant d'atomes, abyssés, pour ainsi dire, dans nôtre propre bassesse, nous cherchons envain dans nôtre neant dequoy nous rassûrer contre de trop justes frayeurs. Rien ne peut nous empêcher de voir que nous sommes naturellement ennemis de Dieu & que nous luy declérons la guerre dès le premier usage que nous faisons de ses benedictions ; nous trouvons en nous un cœur rebelle & endurci qui ne se plaît qu'au mal ; le péché est dans nos yeux dans nos oreilles, dans notre memoire, dans nôtre imagination, & beaucoup plus encore dans une volonté malheureusement

heureusement attachée au monde & à elle même, dans un cœur desesperement malin, & qui est un abîme de desordre & de malice. Chargés par les engagements de nôtre corruption, chargés de la hayne du Ciel, nous nous tournons en vain de tous costés pour y chercher du remede & de la consolation que nous ne trouvons nulle part. Nous voyons dans le passé nos crimes & dans l'avenir nôtre punition. Nous craignons un enfer extérieur & nous portons comme un enfer secret. Mal d'accord avec nos propres pensées, nous sentons en nous une partie de nous mêmes qui se souleve contre l'autre, une conscience qui nous trouble, un ver invisible qui nous ronge & que nous portons toujours avec nous : mais tout cela n'est rien auprès de la nécessité qui nous est imposée de comparoitre devant nôtre juge irrité. Le temps disparoit, la mort s'avance, les distractions finissent, l'amusement cesse, le voile est levé ; & l'homme comparoissant devant la justice de Dieu se trouve devant une mer de feu, à laquelle on ne peut opposer que des digues de chaume. *Car, o Dieu, qui est ce qui sejournera avec ton feu devorant ? Qui est ce qui subsistera avec tes ardeurs éternelles ?* Mais benit soit à jamais ce grand Dieu, qui se trouve en son fils reconciliant le monde à soy, J. C. par sa mort nous delivre de la condamnation que nous avons meritée. O bonne nouvelle pour nous ! Evangile vraiment evangile. C'est donc icy le vray propitiatoire, sur lequel la Divinité flaire une odeur d'apaisement, pendant que le sang coule inutilement par tout ailleurs sur des autels qui luy sont desagreables. C'est ici la toison de Gedeon qui reçoit toute la rosée des Cieux, pendant qu'on trouve une triste secheresse dans tous les autres lieux de la terre. C'est ici cet arc celeste, composé de nuages & de broüillars comme de sa matiere, mais dans lequel la gloire de Dieu apparoitra bien tôt aux hommes pour les assurer, qu'ils n'ont pas à craindre le deluge de sa justice. Oui, c'est dans ce
divin

divin melange du Ciel & de la terre, dans ce composé de la lumiere de la verité & de la rosée de la grace, que la misericorde de Dieu brillera avec éclat, qu'elle se montrera avec ses plus vives couleurs, qu'elle jouira tous les siècles & toutes les nations, que sa gloire percera au travers de la nuée & qu'elle sera toujours présente à l'œil attentif, qui sera assés pur & assés simple pour pouvoir la bien considérer.

Il n'est pas surprenant que J.C. soit la source de toute nôtre tranquillité & de toute nôtre confiance puisqu'il est comme le centre de tous les bienfaits de Dieu. Cela vous paroitra si d'un côté vous considérez que sans la mort de Jesus Christ, les benedictions temporelles ne meriteroient pas d'être mises au nombre des biens; & de l'autre que J. C. est le seul canal par lequel nous recevons toutes les graces spirituelles sans aucune exception. La premiere de ces deux verités est évidente par tout ce que nous venons de vous dire. Les biens du monde sans cette bienheureuse mort qui nous reconcilie avec Dieu, les biens du monde n'auroient pas plus de prix & d'éclat à nos yeux, que les trente pieces d'argent en eurent aux yeux de celui qui avoit livré son bon maitre. Sans ce premier bien le fondement de tous les autres, nous ne trouvons dans les creatures de Dieu, que les ministres de sa vengeance, les astres ne sont plus que comme autant de flambeaux funebres ou plutôt comme autant d'affreux meteores qui ne luisent que pour nous effrayer. La terre est comme un premier enfer où les hommes ne vivent plus, parce qu'ils sont certains de mourir éternellement; & si dans cet état ils jouissent de quelque repos, s'ils ont quelque joye passagere, ce repos même est le plus grand des malheurs & cette joye est la joye insensée d'un frenetique qui voit avec confiance l'appareil du suplice, qui luy est préparé, & qui triomphe de perir. A l'égard des biens spirituels, qui ne sçait que Dieu ne les accorde aux hommes qu'en vertu de sa reconciliation avec eux, & par égard au sacrifice de la croix? C'est par rapport

à cette bien heureuse mort que nous sommes appellés à la connoissance de Dieu, justifiés, sanctifiés, glorifiés. C'est d'elle que sortent la vertu qui nous soutient dans nos combats, l'esperance de la gloire, & les secours de la grace, ces secours continuels qui nourrissent notre pieté, sans lesquels apres avoir commencé par l'esprit, nous finirions par la chair & mourrions ainsi dans nos pechés.

Platon remercioit le Dieu de la destinée, comme il parle, de trois choses principalement, de l'avoir fait homme & non pas beste, Grec & non pas barbare, & de l'avoir fait naître au temps de Socrate ; mais, comme la raison ni même la raison éclairée & cultivée par toute sorte de connoissances n'est pas un grand bien pour ceux qui n'auroient que de tristes reflexions à faire & des malheurs à considerer, nous croyons, avec plus de raison que ce Philosophe, que tous les bienfaits de la Divinité se reduisent à un seul, qui est de nous avoir fait connoître celui qui par sa mort nous reconcilie avec elle. Aussi n'est ce point Socrate que nous devons regarder comme le Docteur des mœurs, le grand maitre de la Morale. Il est vray que les Atheniens le firent mourir, parcequ'ils le soupçonnoient de n'avoir pas beaucoup d'estime ni d'attachement pour leurs superstitions : mais on peut dire qu'on luy a fait plus d'honneur qu'il ne meritoit, lorsqu'on a voulu le faire passer pour le martyr de la connoissance du vray Dieu, puisqu'il avoit accoutumé de dire, que le Philosophe devoit garder ses connoissances pour luy même & pratiquer en publicq la Religion du vulgaire ; & que dailleurs il mourut avec tant d'irresolution & d'incertitude, qu'il declara qu'il ne savoit s'il alloit au bonheur ou à la misere en mourant. Nous trouvons bien d'autres exemples & d'autres motifs à la vertu en J. C. crucifié, puisqu'il est aisé de se convaincre que cette mort bien heureuse fait avec l'esprit de Dieu toute la force qui nous fait surmonter les tentations & qui nous attache à l'étude de la pieté & de la sanctification. Nous nous arreterons un peu sur cette reflexion qui est importante.

Je say, M. F. que la nécessité de bien vivre n'a jamais été contestée, depuis que les hommes se melent de raisonner. La Morale est de tous les temps & de tous les siècles; elle appartient à toutes les nations. Les Payens l'ont autre fois estimée. Les Chinois quoy qu'idolâtres Pestiment encore aujourd'huy; & l'on trouve parmi eux un philosophe qui a vû assez clair dans la nuit de l'ignorance & de la superstition pour dire que *rien n'est plus affreux que le voisinage de la mort destitué de bonnes œuvres*; & pour employer des exemples plus prochains, on sait que ceux d'entre les Chrétiens, qui se sont fait une étude d'aneantir la vérité de nos plus grands mystères, ne recommandent rien tant que la science des mœurs. Mais il faut avouer qu'il y a en cela bien de l'illusion & du mal entendu, puisqu'une Morale sans motifs n'est qu'une lettre sèche, un précepte froid, une instruction morte, une parole sans esprit & sans vie. Qu'elle raison avoient les Payens de bien vivre, lorsqu'ils servoient des Dieux qui estant vitieux & déreglés, ne pouvoient manquer d'autoriser le crime & le déreglement? Quel bien ou quel mal les Chinois attendent ils après leur mort de l'élément du feu, qu'ils ont pris pour l'objet de leur idolâtrie & de leur superstition? Et ne peut on point dire quelque chose d'approchant de ces Chrétiens peu scrupuleux, qui croient pouvoir separer la Morale du Mystère? Ils insistent sur la nécessité de bien vivre; Ils ont raison sans doute: mais il ne falloit donc pas ôter à la Morale de l'Evangile ses plus puissans motifs. Car enfin comment peuvent ils se recrier sérieusement & de bonne foy sur la charité incompréhensible que Dieu nous montre dans l'envoy de son fils, s'il est vray que Dieu ne donne que la vie d'un simple homme pour le salut éternel de tous les hommes? Quelle raison avons nous de nous assurer que celui qui nous a donné son fils, nous accordera aussi les autres choses, si le don de ce fils, qui ne seroit son fils que dans le même sens qu'Adam l'étoit, l'avoit parée qu'il avoit esté formé immédiatement

diatement de luy, si le don de la vie de ce fils est infiniment moins considerable que la vie éternelle que nous attendons de Dieu ? „ Quels égards extraordinaires pensons nous que Dieu aura pour la mort d'un homme, qui ne fait que son devoir en faisant, comme ils parlent, un bon usage de son libre arbitre ; & qui accomplit la loy pour son conte *n'étant apres cela qu'un serviteur inutile ; parce qu'il a fait ce qui luy estoit commandé de faire ?* Quel grand exemple J. C. nous donnera - t - il de patience & de charité, s'il n'est autre chose que ce qu'on le conçoit, puisqu'il y a d'illustres Payens qui se sont devoués à la mort de bonne grace pour le salut de la Patrie ; & que dans l'Eglise Chrietienne les martyrs n'ont pas fait paroître moins de constance que luy à regarder les choses exterieurement ? Est ce une chose si étonnante que J. C. simple homme veuille échanger une vie courte & miterable, avec une vie éternelle & bienheureuse preparée à luy & à tous ceux, en faveur des quels il en voudra disposer ? Et d'où viendront ses angoisses, ses effroys, ses épouvantemens aux aproches d'une mort qui luy est si avantageuse & dont les avantages luy étoient si clairement & si certainement connus ? Comment sa mort nous fait elle aprocher avec confiance du trone de la grace s'il n'a point fait l'expiation de nos crimes sur la croix ? Où est donc ce prix par lequel nous avons esté acheptés, où est cette redemption, où est ce sacrifice plus parfait que tous les autres ? Où est la majesté de la Religion, la dignité de nos mysteres, & sur tout où est la force de la Morale, où sont ces grans motifs de reconnoissance, d'amour, de crainte & de confiance que nous devons trouver dans cet abrégé du Christianisme J. C. & J. C. crucifié ?

Les Novateurs font profession de vouloir reduire toute la Religion à la science de bien vivre : voyla qui est bien jusques là ; mais n'est ce pas aussy qu'ils sont les dupes de leur esprit & de leur corruption dans la suite ; & qu'en effect ils craignent la verité de nos mysteres, par ce qu'ils en voyent

voient naitre des motifs trop solides & trop puissans de renoncer à soy même & de se défaire de sa vanité. Certes à moins qu'on ne veuille changer la morale de J. C. en celle d'Aristote ou d'Epictete il faut avouer, qu'elle tire toute sa force de la mort de ce divin sauveur considérée selon les idées d'une foy soumise & orthodoxe ; & non selon les pretendües vraysemblances de l'Esprit humain. Pour quoy tant philosopher aux depens de son Salut ? C'est la mort de Jesus Christ fils de Dieu, son fils unique, son fils propre, son fils éternel, celuy en qui le pere a pris son bon plaisir, qui a eu sa gloire par devers le pere avant que le monde fût, qui est la resplendeur de la gloire du pere & la marque engravée de sa personne, ce fils de Dieu, qui est luy même Dieu sur toutes choses benit éternellement, qui a fait la propitiation de nos pechés, mourant pour nos offenses, & resuscitant pour nôtre justification ; c'est cette mort ainsi définie par les termes de l'Evangile & non paraphralée par la temerité des hommes qui fait les plus puissans motifs qui nous portent à la vertu, ou bien il faut nous donner une revelation qui soit autrement conçüe que celle que nous avons.

Nous en serons convaincus, si nous considerons que c'est ici que nous apprenons à connoitre Dieu. Nul ne vid jamais Dieu dit St. Jehean. *C'est celuy qui est au sein du Pere, qui l'a manifesté, ou qui l'a fait connoitre.* On ne voyoit Dieu auparavant que par derriere comme Moïse, qu'en songe, en vision, ou sous des representations énigmatiques & paraboliques comme les Prophetes : mais ici on void en quelque sens sa face, puisqu'on connoit sa nature, son conseil & ses perfections, beaucoup mieux qu'ils ne l'avoient esté jusqu'alors. Le Calvaire est en cela plus privilégié que le mont de Sina ; & la lumiere de l'ancienne revelation n'est que tenebres aupres de celle qui sort du tombeau de J. C. & qui ne se manifeste qu'aux yeux de l'humilité.

Leve toy & sois illuminée. Car ta lumiere est venue & la gloire de l'Eternel s'est élevée sur toy.

J'ay dit, mes freres, que Dieu n'avoit pas esté bien connu jusqu'à la mort de Jesus Christ. Les hommes connoissoient un Dieu juste & misericordieux ; mais ce qu'ils attribuoient à l'une de ces deux vertus, ils l'otoient à l'autre : l'idée de la justice faisant tort à celle qu'ils avoient de sa misericorde les jettoit quelque fois dans la deffiance & dans le desespoir. L'idée de sa misericorde leur faisant concevoir quelque relachement dans sa Justice les jettoit presque toujours dans l'indolence, & dans la securité. Dailleurs on connoissoit la justice de Dieu, on connoissoit sa misericorde : mais on ne connoissoit point l'étendue infinie de l'une & de l'autre. L'éternité des peines destinées à l'impenitence n'avoit pas esté clairement revelée ; ainsi les hommes ne voyoient pas tout le conseil de la justice de Dieu. La felicité éternelle que Dieu reserve à ses Enfans étoit couverte de quelque voile sous la loy ; ainsi les hommes ne connoissoient pas encore tout le conseil de sa misericorde ; & sans doute que ces deux grans objets devoient estre revelés tout à la fois pour se soutenir mutuellement dans la Religion. L'idée d'une éternelle misere auroit absorbé l'esprit des hommes, & fait défailir leur cœur, trop foible pour soutenir le poids de cet objet, si elle n'avoit esté accompagnée de l'esperance d'une vie éternellement heureuse, qui non seulement nous empesche de tomber dans le desespoir : mais qui élève infiniment nôtre confiance & nous tire de l'abysme pour nous porter jusqu'aux Cieux. Or, mes freres, vous n'ignorez pas que c'est dans la mort de J. C. que la justice & la misericorde de Dieu se montrent dans leur étendue, dans leur infinité, s'il faut que je m'exprime de la sorte. Car quelle victime prise pour les pechés des hommes, pouvoit mieux faire connoître la hayne que Dieu a pour le peché ? Et quel present fait aux hommes pouvoit nous mieux faire sentir l'amour

l'amour qu'il a pour nous ? Justice infinie qui n'épargne pas le fils de Dieu, charité immense qui nous donne celui en qui il a pris son bon plaisir, justice qui ne nous fait connoître tous ses droits qu'au moment qu'elle est satisfaite ayant voulu en cela épargner nôtre foiblesse ; miséricorde qui ne nous découvre toute la gloire & tous les biens qu'elle nous preparoit, que lorsqu'elle exécute & qu'elle accomplit ce qu'il y avoit de plus difficile à croire dans son dessein ayant voulu par là élever nôtre confiance, justice & miséricorde qui s'entrerencontrent, & qui confondent leur plan & leurs desseins dans la mort de J. C. où nous trouvons réunis le crime & le pardon, la hayne pour le crime & l'amour pour le criminel, la satisfaction de la justice & la fin de la miséricorde ; sans qu'il y ayt au fond d'autre obscurité dans ce mystere que celle qui vient necessairement de la grandeur du bien qui nous y est proposé. Heureuses tenebres qui viennent de l'étendue des compassions de Dieu, de l'immensité de son amour, obscurité favorable qui naît de la grandeur de ses bienfaits ; saintes difficultés qui mieux que toutes choses nous montrent l'obligation que nous luy avons, & qui loin d'estre des occasions de défiance & de doute sont de nouvelles raisons de l'aymer & de le craindre pour des cœurs sensibles, & reconnoissans.

La sagesse de Dieu paroît dans la mort de J. C. en ce qu'elle accorde les voyes ; de la justice avec celles de la miséricorde : mais elle y brille aussy par ses propres caracteres ; ou plutôt elle s'y montre avec un éclat, qui n'avoit pas encore frappé nos yeux. Les hommes, les Demons, les Juifs, les Romains, la Synagogue, le Paganisme, la chair & le monde tous les ennemis de J. C. défaits & confondus par sa mort, vont être autant de temoins de cette verité.

Le Demon a rempli le cœur de Judas pour trahir le fils de Dieu, le cœur des Scribes & des Pharisiens pour conspirer contre luy, le cœur du Peuple pour demander sa mort à

à haute voix. Le voyla donc apparemment satisfait : mais il apprendra bientôt qu'il a détruit son regne en attachant à la croix son ennemi ; *Puisque c'est par sa mort que J. C. détruit celui qui avoit l'Empire de la mort assavoir le Diable.* Quel triomphe pour la sagesse de Dieu ?

Les Juifs se montrent zelateurs de Moïse. Ils persecutent un homme qu'ils supposent ennemi de leur religion : mais ils la détruisent par les efforts qu'ils font pour la conserver ; puisque cette religion avec ses ombres, ses figures & ses sacrifices se perd dans la mort de J. C. qui en est le sacré & divin original ; & afin qu'ils n'en doutent point, voici une main divine qui déchire le voile de ce temple auquel ils sont si superstitieusement attachés. Quel miracle de sagesse aussi bien que de puissance ?

La chair & le monde poursuivent en J. C. un ennemi des plaisirs & de la vanité. Ils attachent à la croix celui dont ils craignent la doctrine. Mais la chair & le monde inventent aujourd'hui l'instrument de leur perte, puisque la croix de J. C. va fournir aux hommes d'éternels motifs de repentance & de mortification. Oui cette croix va crucifier, le monde & ses affections ; la chair & ses convoitises ; & l'on entendra dire dans tous les siècles. *Je suis crucifié au monde & le monde m'est crucifié. Je vis non point maintenant moy : mais Christ vit en moy.* Quelle victoire pour cette Providence éternelle, qui se joue des desseins de ses ennemis ?

Les Payens ne peuvent souffrir un homme qui établit une religion qui leur est inconnue : mais ils ne savent pas que cette mort qu'ils procurent ou à laquelle ils donnent leur consentement détruira dans le monde le regne de l'Idolatrie. Ils ne voyent pas que le sacrifice de la croix prêché aux nations va bientôt abolir tous leurs sacrifices, & que la voix de ce mourant fera taire leurs oracles pour jamais. Il sortira du fond de son tombeau une foudre invisible qui coupera les boscs de leurs faux Dieux, qui brisera leurs idoles, qui réduira leurs autels en poudre ; ou plutôt qui
brisera

brisera les cœurs, qui abattra les âmes superbes & qui arrachera la superstition du cœur des hommes, où elle avoit ses premiers temples & ses premiers autels. Quel triomphe pour la sagesse de Dieu ?

Les Romains dans cette occasion se montrent jaloux de la grandeur de Cezar ; & pour marquer la fidélité qu'ils ont pour leur Empereur, ils cherchent à flétrir celui qu'on accuse de s'estre dit, *le Roy des Juifs* ? Mais ils ne comprennent pas qu'ils établissent J. C. pour Roy en le faisant mourir, qu'ils le fassent réellement, lorsqu'ils le font Roy par moquerie, lorsqu'ils luy mettent une couronne d'épines sur la teste, & qu'ils luy donnent un roseau pour sceptre à la main. Encore un peu de temps & ce roseau brisera les sceptres, & cette couronne d'épines sera au dessus de toutes les tiaras, & cette croix soumettra toute la grandeur des Romains. Marquée dans les nuées du Ciel cette croix presagera leurs victoires & fera defaillir leurs ennemis de vant eux. Gravée dans leur cœur, elle y détruira l'orgueil & l'injustice, elle abolira leurs spectacles inhumains, elle fera disparoitre le superbe éclat de leurs triomphes. On ne verra plus ces conquerans monter au Capitole, pour y faire une vaine ostentation de leurs victoires ; & là également injustes & sacrileges, montrer à la terre ses Roys esclaves, & au Ciel ses Divinités captives : mais comme si le Calvaire prenoit la place du Capitole, on verra par un heureux retour l'orgueil, la cruauté, l'injustice, la violence de ces Roys des nations, de ces Dieux de la terre emmenées, captives & prisonnières sous l'obéissance de celui qu'ils punissent aujourd'huy du supplice des esclaves. O gloire, O triomphe de la sagesse de Dieu. Ce ne sont point là de simples idées. Ce sont des vérités justifiées par l'événement. Nous ne vous parlons point de quelques secrets de la sagesse de Dieu qui soient cachés en luy : mais de merveilles qui ont déjà frappé les yeux de toutes les nations, que l'expérience a rendues incontestables, & qu'on ne peut s'empêcher d'apercevoir, des qu'on veut ouvrir les yeux.

Ainsi nous vous avons montré que la mort de J. C. est l'éclaircissement des difficultés de la nature & de la loy, l'accomplissement des anciens oracles, le fondement de toutes nos esperances, le centre des bienfaits de Dieu, la force de la Morale, l'expression ou le triomphe des vertus de Dieu, & comme le miroir de la Divinité. Qu'en dittes vous M. F ? En est ce assés pour vous montrer que toute la Religion se reduit en effet à la mort de J. C. ? C'est ici que nous trouvons l'esprit de toutes les revelations, le temple & le tabernacle, l'arche & le propitiatoire, la nuée & la gloire qui la remplissoit, les Urims & les Tummims, la presence & la face de la Divinité par raport à nous ; c'est un Sina en gloire, un Horeb en sainteté, un Bethel en consolation ; desorte que le cœur partagé entre des mouvemens de crainte, de respect, d'amour & de reconnoissance, nous pouvons nous écrier avec Jacob éveillé d'un sommeil prophétique qui luy avoit fait voir la communication du Ciel & de la terre. *Pour certain c'est ici la porte du Ciel, c'est ici la maison de l'Eternel ; & nous n'en savions rien.*

Mais il ne suffit pas de le savoir, il faut profiter de cette connoissance pour nôtre sanctification & pour nôtre salut ; c'est à quoy nous destinons les reflexions qui nous restent à faire avant que de finir ce discours.

CONCLUSION.

LES paroles de nôtre texte sont admirablement consolantes, puisque nous y trouvons le repos de l'esprit & le repos du cœur tout à la fois ; le repos de l'esprit par les bornes que l'humilité y prescrit à nos connoissances ; le repos du cœur par l'objet de confiance, qui nous yest proposé.

L'esprit humain n'est jamais las de disputer ; & il n'y a point de fin dans ses recherches, & dans ses speculations. Quand Dieu pour prevenir ses objections, pour satisfaire par avance à ses difficultés nous auroit donné une regle de foy composée d'autant de gros volumes, qu'il y a de chapitres

tres dans l'Ecriture, cela ne l'auroit pas empêché d'y adjoindre ses conjectures & de multiplier ses doutes à proportion ; ce qui au lieu de luy procurer quelque satisfaction, auroit abouti à un plus grand trouble & à une plus grande agitation encore. En effect il faut que cet esprit toujours en mouvement pour satisfaire sa curiosité arrive enfin à un degré de connoissance où il comprend tout & qu'il s'éleve par conséquent au dessus de la condition d'une intelligence finie ; où c'est une nécessité qu'après toutes ses recherches, il rencontre des bornes qui l'arrestent & où obligé de dire, je ne say, je ne comprends plus, il trouve son repos dans sa propre ignorance ; desorte qu'on peut luy dire ce que Cyneas disoit à Pyrrus, puisque vous devés un jour vous reposer, reposez vous des à present, sans tant de peine & sans tant de danger. Le meilleur & le plus court moyen pour arreter cet essor d'une raison temeraire & decisive qui cherche à sortir de sa condition naturelle, & en même temps pour rendre ses connoissances plus sûres n'étoit donc pas de grossir le volume de la revelation : mais bien d'obliger l'homme à renoncer à sa curiosité & à son orgueil ; & c'est pourquoy Dieu a voulu qu'une bonne partie de la Religion consistat dans l'humilité & dans la soumission.

Or, mes freres, cette humilité a ici deux usages. Le premier est de retrancher les préjugés, les curiosités & les vaines recherches, qui pourroient nous faire manquer de respect pour l'autorité infallible de Dieu, qui nous revele ses mysteres. Toutes les verités de la Religion se reduisent au fond à une verité de fait savoir si elles sont dans l'Ecriture ; car quand nous voyons que Dieu nous les revele dans sa parole, nous devons conter pour rien les repugnances d'une raison qui est necessairement préoccupée, puisqu'elle dispute contre Dieu.

Le second usage de l'humilité en cette occasion, est de renoncer à l'opiniâtreté & à l'esprit de contention, qui nous font faire secte à part pour rompre l'unité de l'Eglise, puis-

que sans cela nous obeïssons mal à cet ordre du St. Esprit *Que toutes choses se fassent avec ordre.* Dailleurs qui ne sait qu'après le danger de l'idolatrie, il n'en est point de plus grand que celui du Schisme ; source naturelle de haynes & d'animosités ; & qu'enfin rien ne convient mieux au caractère de vrais Chrétiens que de porter la paix & de l'entretenir par tout où ils se trouvent ; ne fût ce que pour le repos extérieur de la société ?

Je ne vous exhorte point M. F. à vous acquiescer de votre devoir à l'égard des puissances qui nous gouvernent. Car comme vous estes en cela sans reproche, vous n'avez pas besoin qu'on vous adresse d'exhortation à cet égard. On vous a vû exposer votre vie & verser votre sang pour le service de vos bienfaiteurs, avec une valeur d'autant plus sûre & plus véritable qu'elle estoit animée de la piété, on vous a vû combattre pour votre nouvelle patrie en véritables réfugiés, en héros Chrétiens ; & lorsqu'il s'est présenté quelque nouvelle occasion de signaler votre attachement pour l'Estat, vous l'avez embrassée de si bonne grace, avec tant de promptitude, avec tant de zèle que cela fera un éternel honneur à votre fidélité & à votre reconnaissance.

Il n'est pas même nécessaire que nous vous exhortions à vous conformer au gouvernement de l'Eglise établie par les loix, quoy que la circonstance du temps & notre vocation semblent nous y engager d'une manière indispensable. Chacun sait que vous n'eutes jamais de véritable éloignement pour cela ; & que vous avez communiqué dans l'Eglise Anglicane, avant même que vous y fussiez particulièrement appelés.

Ce que nous souhaiterions, M. F. & que nous demanderions à Dieu pour vous, c'est que soigneux d'inspirer les sentimens que la véritable religion vous donne sur ce sujet à ceux qui ont plus de scrupule ou moins de lumière que vous, & sur tout renonçant à vos misérables divisions, vous fussiez assés heureux pour donner un exemple de réünion,

réunion, de paix & de concorde, qui digne d'être imité par les autres attirat sur vous mêmes la benediction de Dieu avec l'approbation du plus doux gouvernement qui fût jamais. Quel sujet de satisfaction pour vous d'édifier cette puissante nation, pour la quelle nous devons prier Dieu avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle est par sa benediction le rempart de l'Eglise; Reformée comme la ressource & le soutien de l'Europe & de réjouir la pieté de cette grande Reine que Dieu dans son amour a donné à l'Estat avec des vertus si rares, dans des conjonctures si extraordinaires? Qu'elle joye pour vous & quelle gloire pour votre refuge, si Dieu se servoit de votre exemple pour obliger tant de bons Chrétiens: mais malheureusement prevenus à rentrer en eux mêmes, pour rendre à l'Eglise d'Angleterre tant de personnes connues par leur bonne vie, par leur probité & je dirois par leur charité, s'ils avoient mieux connu l'esprit de la Religion, qui n'est qu'amour & concorde, comme l'Eglise n'est que la communion des Saints, que le corps de Christ. Mais sur tout, quelle consolation pour vous de suivre de vostre part les desseins du Dieu de misericorde à qui rien ne peut estre si agreable que la reconciliation de ses chers enfans? Vous n'avez sans doute pas besoin d'instruction sur ce sujet: mais je dois encore quelques reflexions au scrupule d'un petit nombre de personnes pieuses: mais preoccupées, qui peuvent n'être pas tout à fait de votre sentiment ou du nôtre sur ce sujet. J'espere aussy que ces reflexions vous feront d'autant moins desagréables qu'elles sont conformes à votre disposition, & que vous avez répondu en veritables Chrétiens à votre sainte vocation dans les propositions qui vous ont esté faites d'une plus grande conformité & d'une reunion édifiante, qui vous ont esté faites avec tant de moderation, de douceur, de sagesse, de charité, avec des manieres si dignes de la Religion, par le digne Prelat, dont l'Eglise de ce Royaume a emprunté la voix dans cette occasion.

K

Nous

Nous laissons à d'autres à rechercher si, comme J. C. a eu pour l'Eglise Judaïque la condescendance d'emprunter d'elle ses sacremens, la ceremonie du Baptême & celle de la sainte Cene, il n'en a pas tiré aussi la forme du gouvernement qu'il a laissé dans les Eglises Chretiennes, ce qu'on pretend qui est incontestable; & si, comme il y avoit un principal de la synagogue parmi les Juifs qui avoit inspection & superiorité sur les autres, il ny eut pas aussi d'abord parmi les Chretiens un principal Ministre, Ancien ou Evêque (car il ne faut pas disputer du mot) à qui il apartenoit d'établir des Pasteurs de Ville en Ville, de les choisir avec les qualités convenables, de leur imposer les mains, de recevoir l'accusation contre les autres pasteurs & de juger les Ministres sur la deposition de deux ou trois temoins & de dresser toutes choses en bon ordre selon que St. Paul en parle à Tite & à Timothée aux quels il attribue tout cela. Je suposeray, si l'on veut, que ce ne sont là que des conjectures, ce ne seront là que des doutes, pour avoir plutôt fait : car dans cette occasion le doute même suffit, quand il est accompagné d'humilité, pour regler nos sentimens & nous faire craindre de violer sans nécessité l'ordre qui pourroit bien avoir esté établi par J. C. luy même. D'ailleurs il est certain que nous ne pouvons ignorer certaines verités de fait, qui n'ont rien de spéculatif ni de recherché, & qui jointes à l'amour de l'ordre nous disposeront toujours à nous soumettre sans repugnance au gouvernement de l'Eglise, beaucoup plus encore à ne troubler point le monde pour des questions qui regardent ce gouvernement. 1. Nous trouvons des Evêques ou des Pasteurs ayant juridiction sur les autres en la personne des Disciples, & des successeurs immediats des Apôtres; voila donc cette autorité si suspecte à quelques uns établie dans le temps même où les dons miraculeux & extraordinaires étoient encore communs dans l'Eglise. Pretendons nous estre plus éclairés ou plus purs dans nostre Christianisme que ceux qui avoient reçu le St. Esprit dans une si grande mesure ?

mesure ? 2. Les principaux pasteurs de cette Eglise si pure & si sainte des trois premiers siècles, qui a tant répandu de sang pour le témoignage de Jésus, étoient des Evêques ; sans compter tant de Pères éminens en doctrine & en sainteté, qui sont venus ensuite, les Athanases, les Augustins, les Bâziles, les Chrysostomes ? Avons nous donc dessein de rompre toute communion avec les martyrs, les confesseurs, & les Pères de l'ancienne Eglise, lorsque nous refusons de communier dans une Eglise sous prétexte que le gouvernement épiscopal y est établi ? 3. Nous savons que Dieu a employé des Evêques & des Archevêques pour réformer l'Eglise d'Angleterre ; & nous n'ignorons pas que de notre temps Dieu s'est servi de leur ministère pour conserver la véritable foy dans ces trois Royaumes. Voudrions nous donc renoncer à la communion de l'Eglise Réformée, ou qu'on se séparât de ceux qui en sont les Réformateurs & qui nous ont conservé la Réformation ? 4. On convient qu'il est avantageux à l'Estat & à l'Eglise, que l'autorité séculière & l'autorité Ecclesiastique s'accordent & sympathisent, pour ainsi dire, parce qu'alors elles se soutiennent mutuellement ; & qu'elles s'exercent en faveur l'une de l'autre pour le repos de la société. Et quoy donc ne sommes nous pas obligés en conscience de nous montrer bons chrétiens & bons sujets en procurant cette harmonie, chacun selon sa mesure, & autant qu'en luy est, pourvu que ce soit par des voyes douces, Chrétiennes & évangéliques. Certainement je doute que ces vérités de fait ni les conséquences qu'on en tire, puissent être contestées pour peu qu'on en juge sans préoccupation.

Je viens à la forme du service public, sur la quelle il arrive plus souvent qu'on fasse paroître quelque doute. Je ne condamneray point ici la Lyturgie de nos Eglises de France ; à Dieu ne plaise ! Je la condamneray d'autant moins cette Lyturgie, qu'elle est comme teinte du sang de nos bienheureux Martyrs ; & qu'encore aujourd'huy elle

elle regle le service, que les fideles rendent à Dieu dans les cachots & aux Galeres; dans les deserts & sur les montaignes, Eglises veritablement Eglises de J. C. puisqu'elles portent sa croix & qu'elles sont si conformes à leur divin modele. Mais il faut aussi rendre à la forme du service public établie dans l'Eglise Anglicane une justice, que nos docteurs les plus éclairés de dela la Mer luy ont toujours rendue, parmi lesquels il y en a qui en ont parlé avec admiration, & qui y ont trouvé, comme ils parlent, quelque chose de divin; expression qui conviendrait à cet ouvrage, si elle pouvoit jamais convenir à un ouvrage de l'Esprit humain. Car qu'y a-t-il de mieux entendu que ce culte si sagement diversifié dans toutes ses parties, partagé en loüange, priere, actions de graces, confession de foy, confession de ses pechés, avec une énumération si exacte & de tous les maux, dont nous pouvons demander à Dieu la delivrance & de tous les biens que nous attendons de luy? Qu'y a-t-il de mieux établi que cette coutume d'entendre à genoux la loy du Decalogue, c'est à dire dans cette posture humiliée, où nous concevons les Israëlites lors qu'ils entendoient la voix tonante du Legislatteur; & de repondre à cette voix de Dieu par cette expression si naïve de son humilité & de sa repentance. *Seigneur, ayez pitié de nous & incline nos cœurs à garder ce commandement.* Ces repetitions, où l'on trouve d'abord quelque chose d'étrange, que sont elles au fond que le langage naturel d'une repentance vive ou d'une devotion enflammée? Que des coups redoublés par lesquels on heurte à la porte des Cieux? Croyés vous que le Peager penitent se contentat de dire une fois. *Seigneur, sois apaisé envers moy, qui suis pauvre pecheur. Mon cœur est disposé,* s'écrie David, *mon cœur est disposé. Je te loueray parmi les Peuples; je te celebrerai, ajoute-t-il, parmi les nations?* N'a-t-on pas raison d'estimer particulièrement & de repeter même plus d'une fois cette divine requeste qui a esté formée par celui là

là même par qui seul nous pouvons être exaucés ? Y a-t-il rien de plus certainement conforme à la pratique des Apôtres que d'obliger le peuple à répondre *Amen* à la prière & à l'action de grâces ? Pouvoit on mieux fixer & attacher l'attention de ce peuple, qu'en luy faisant prendre part au culte & au service, dont il recite luy même une partie à haute voix ? Quelle meilleure methode pour l'instruction & l'edification des fideles que de lire dans les Eglises toute l'Ecriture une fois l'année, & le Psautier une fois tous les mois ? A l'égard de la maniere de communier, il n'est presque pas necessaire de rien dire là dessus ; tant la chose parle d'elle même. Tous les actes de la Religion demandent l'humiliation du corps ; & l'on feroit difficulté de se mettre à genoux dans l'acte de la communion qui enferme tous les autres ? Car ce n'est pas ici une adoration, une priere, une action de grâces, une acceptation solennelle du salut, un serment presté au Dieu de misericorde en la presence de ses Anges, c'est tout cela ensemble. Le desir d'éviter le soupçon ou le peril de l'idolatrie obligea, je l'advoüe, obligea quelques Eglises au commencement de la Reformation d'établir un autre usage : mais lorsqu'il n'y a ni soupçon ni peril d'idolatrie à craindre, comme dans cette occasion, ou vous voyés qu'on fait un repas ordinaire des restes du pain & du vin consacrés, & qu'on declare en tant de manieres que ce n'est en substance que du pain & du vin, pourquoy ne pas rendre à la devotion & les mouvemens & les signes extérieurs de ces mouvemens qui luy sont naturels ? Craignés vous de descendre trop bas en la presence de Dieu ? De recevoir ses grâces avec trop de respect ? Avés vous peur d'avoir un jour à vous reprocher, qu'y ayant plusieurs différentes manieres de communier, vous avés choisi celle qui a naturellement le plus de raport aux sentimens de votre repentance & de votre humilité ?

Jusqu'icy nous avons cherché le repos de nôtre esprit en suivant les leçons de cette humilité, qui fait le caractère de nôtre texte : mais il faut y trouver le repos du cœur. C'est là le principal ; & c'est ce qui dépend du bon ou du mauvais usage que nous ferons de la science de la croix.

La mort de J. C. qui a fait l'expiation du peché dans l'accomplissement des temps est aussi le grand remede contre le peché dans tous les siècles par les sentimens de repentance qu'elle doit nous inspirer. Mais nous vivons dans un temps, malheureusement accourumé à ne pas repondre aux desseins & aux graces de Dieu. Sans conter ceux qui ayment à peindre la mort du fils de Dieu à leurs sens & à leur imagination, au lieu de représenter à leur esprit, à leur foy un objet tout spirituel & tout divin ; qui prennent le crucifix & laissent là le crucifié, combien de Chrétiens voyons nous parmi ceux qui se disent reformés qui font du sacrifice de la croix un simple objet de science, & de speculation, comme si le fils de Dieu n'étoit mort que pour fournir matiere à l'entretien des hommes & que ce miracle de miséricorde dût laisser toute sa froideur à nôtre esprit & à nôtre cœur toute son indifférence ?

Combien y a-t-il de Chrétiens profanes & impies dans leur securité, qui s'imaginent dans le secret de leur cœur qu'ils ne sauroient périr, quoyqu'ils fassent, parceque J. C. est mort pour eux ? Comme si ce divin sauveur étoit mort non seulement pour sauver le pecheur ; mais encore pour encourager le peché & pour faire vivre la corruption ; monstres qui confondent les desseins de Dieu & les desseins du Démon, les veües du Ciel & celles de l'Enfer, & qui font Dieu auteur & protecteur du crime, en changeant ainsi ses graces en dissolution.

On void outre cela je ne say combien de Chrétiens incredulés qui par leur conduite & quelque fois par leur langage montrent

montrent bien qu'ils ne croient pas trop la vérité de la doctrine que nous leur annonçons aujourd'hui. Et à quoy tient il qu'ils n'en soient persuadés ? Dieu s'est il laissé sans témoignage, lorsqu'il leur a fait prêcher l'Evangile ? Les Prophetes s'accordent ils avec les Apôtres pour nous tromper ? La conscience de Judas confessant qu'elle a trahi le sang innocent est elle de concert avec la simplicité & la bonnfoi des autres disciples, pour authorizer une fiction ? Saul ministre preoccupé de la synagogue, persecuteur emporté des Chrétiens a-t-il tout d'un coup la complaisance d'appuyer l'imposture qu'il vouloit punir ? Estce pour nous persuader une fable que les morts resuscitent & que J. C. paroît à cinq cens freres à la fois ? Estce pour nous seduire que des idiots deviennent en six semaines les docteurs du genre humain & que se trouvant en estat de parler à toutes les nations en leur propre langage, ils convertissent plusieurs milliers de personnes tout à la fois ? Dieu se fera-t-il servi d'imposteurs pour accomplir l'oracle de la vocation des Gentils tant promise dans l'ancien testament, & pour remplir le monde de sa connoissance ? Aura-t-il attaché à l'imposition de leurs mains les dons miraculeux & extraordinaires de son esprit, ou leur aura-t-il donné le secret de persuader à leurs prosélites, qu'ils reçoivent eux mêmes ces dons miraculeux, & qu'ils étoient en estat tout d'un coup de parler de nouveaux langages, contre l'expérience que chacun en pouvoit faire & contre la vérité ? Est ce donc du sein de la fiction & de l'imposture que sont sortis cette horreur pour le mensonge, cette intrepide & sincère confession de la foy, cette severité de Morale, ce desintéressement, cette force à résister aux tentations, cette constance à braver les supplices, ce calme de la conscience, ces consolations si naïvement exprimées, ce renoncement aux plaisirs, ce mépris de la vaine gloire, cette assurance aux approches de la mort, ces joyes, ou plutôt ces triomphes de la bonne conscience dans les momens où

où les autres sont remplis de frayeur, cette sanctification des âmes, cette reformation du genre humain ? Certes la vérité est ici plus forte que les préjugés de ces mauvais chrétiens. Ah ! ce n'est pas leur esprit qui est incrédule, c'est leur cœur, ce lâche cœur qui veut douter du bienfait pour se dispenser d'une juste reconnaissance & qui craint d'être obligé à se sacrifier à Dieu, s'il est une fois bien persuadé que le fils de Dieu s'est sacrifié pour lui. C'est néanmoins ce cœur qui en devrait être persuadé, puisque c'est à ce cœur que Dieu parle d'une façon particulière dans l'économie du salut. C'est pour ce cœur que les loix de la nature ont été interrompues, que la terre a tremblé, que les tombeaux se sont ouverts, que les éléments, que les cieux ont été émus & que Dieu a fait voir aux hommes l'objet le plus petit aux sens & le plus grand à l'esprit, qui fût jamais. Cœur endurci & impenitent ; ou plutôt prodige d'endurcissement & d'impenitence que Dieu punira par des remors, par un désespoir & par des horreurs éternelles, s'il continue à mépriser un si grand salut, une si précieuse espérance. Mais ne mêlons point une voix de menace à la voix de ce sang, qui crie meilleures choses pour nous que le sang d'Abel ; & puisqu'un bon dessein nous emmène dans ce lieu, cherchons dans ce divin objet toute notre joie & toute notre consolation : mais que ce soit sans nous tromper & sans nous faire illusion à nous mêmes.

M. F. nous sommes devant Dieu, devant lequel les ténèbres même sont lumière, juge & témoin perpétuel de nos pensées & de nos actions ; & devant lequel il nous faut un jour comparoître. Si l'on vous demande qu'elle sera alors votre ressource. La réponse n'est pas bien difficile pour des Chrétiens, qui font du sang de J. C. toute leur confiance : mais si continuant cet examen aussi salutaire aujourd'hui qu'il pourroit être alors terrible,

rible, on vous demande qu'elle raison vous avés de croire que vous ayés communion avec le fils de Dieu ; & où sont les caractères de la foy, qui vous attache à luy, vous alleguerés sans doute la grace, qu'il vous a faite de porter la croix ; vous dirés que vous avés autresfois quitté votre Patrie, incertains de ce que vous deviendrés dans les pais étrangers ; & que vous rompistes toutes les liaisons du sang & de l'amitié pour suivre J. C. avec une resolution que la chair & le sang ne vous ont point inspirés. Nous ne nous opposons point à cette esperance, à Dieu ne plaise ! à cette esperance qui vaut mieux, non seulement que ce que vous avés quitté : mais que tous les thresors & toutes les couronnes de la terre ; & Dieu veuille faire abonder cette consolation dans vos cœurs. Mais puisque nous pourrions bien avoir souffert pour la Religion, & être encore dans les liens du peché & du monde, éat incompatible avec nôtre communion avec J. C. que pouvons nous faire de meilleur pour nous que de confirmer nôtre vocation par une veritable repentance, une repentance vive dans ses sentimens, sincere dans ses effets, inviolable dans ses engagements, qui nous fasse renoncer au monde pour jamais & nous donne entierement à J. C.

Ne nous flatons point, M. F. l'Evangile a une severité redoutable à l'esprit & au cœur, aux préjugés & aux passions ; & comme il ne changera point de nature, c'est à nous à changer de disposition. C'est renier J. C. que de ne pas l'imiter ; & c'est aussi trahir l'intérêt de son ame & renoncer à sa propre consolation, selon qu'il nous en avertit luy même : *Apprenés de moy que je suis debonnaire & humble de cœur ; & vous trouverez du repos à vos ames.* Il faut ou n'esperer rien de luy, ou luy sacrifier ses passions, l'intérêt, la haine, la volupté, la vaine gloire ; opposant aux tentations de l'avarice l'idée du fils de Dieu renonçant à toutes choses pour nous ; aux

tentations de la vengeance l'image de J. C. mourant
 pour ses ennemis, aux tentations de la medifance l'idée
 de nôtre fauveur priant pour les bourreaux, aux tenta-
 tions de la volupté l'idée de fa triftesse & de ses an-
 goiffes inefables, & aux tentations de l'orgueil celle de
 fon abaillement & de fon ignominie. Nous devons regler
 nôtre vie fur cet objet, fur ces maximes, fi nous voulons
 avoir communion avec ce divin crucifié : mais fâchons
 auffi que fi nous fommes veritablement vnis à luy,
 nous n'avons plus rien à craindre ; & que rien ne manque
 plus à nôtre confolation & à nôtre bonheur. Rejouiffés
 vous alors au Seigneur ; oui, je vous le dis encore,
 jouiffés vous. Chretiens alors dignes de porter ce nom,
 veritables reformés, Refugeés qui ne dementés point ce
 grand caractere, vous tous fideles disciples de J. C. aprochés
 vous de luy avec confiance ; portés au pied de fa croix
 vos pechés, vôtre milere & vos foibleffes ; & recevés fa
 justice, fa grace & fa benediction. Donnés luy vos efprits
 par la foy, vos cœurs par l'obeiffance ; & recevés fon efprit
 & ses confolations ; offrés luy vos corps en sacrifice ;
 foyés vous même des holocaustes d'amour, comme il est
 une victime de charité ; & puis aprochés vous de l'autel
 de la joye. O joye, O sentimens d'une ame reconciliée
 avec Dieu. O paix qui furmonte tout entendement. O
 sentimens de Dieu, éfufions de fon efprit épanchemens de
 fa grace, transports, raviffemens inconnus à la chair & au
 fang, rempliffés & fanctifiés nos ames pour nous faire dire
 avec des efprits & des cœurs parfaitement vnis dans le
 temps & dans l'éternité. *A celuy qui nous a aimés, qui nous
 a lavés dans fon fang & nous à fait Roys, Sacrificateurs, &
 Prophetes à Dieu fon pere, comme au Pere & au St. Esprit
 foit honneur, gloire, force, empire & magnificence, & mainte-
 nant & éternellement. Amen.*